

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 134 (2008)
Heft: 13-14: Discours critiques

Artikel: Transplanter les fleurs du jardin et de l'art
Autor: Hohler, Anna
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-99691>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Transplanter les fleurs du jardin de l'art

A quoi devrait ressembler une « bonne » critique ? Quels sont les écueils qu'elle se doit d'éviter ? Considérations éparses sur le discours critique en architecture et dans d'autres disciplines.

L'un des premiers préceptes que l'on inculque à tout apprenti journaliste est l'interdiction d'utiliser la première personne du singulier. Le « je » se voit en effet banni de tout article, et son usage n'est concédé qu'au compte-gouttes et à des rédacteurs expérimentés, pour faire effet de style. En général, le jeune écrivain comprend vite et se soumet sans remuer à ce principe tacite. Car il est vrai : un reportage rédigé à la première personne ressemblerait alors aux pages d'un journal intime. Et puis, quel serait l'intérêt d'une critique truffée de « je trouve que... » ?

La règle se laisse aisément justifier par le devoir d'objectivité d'un texte journalistique. Au début, en général, le jeune journaliste y croit. Cependant, ce que l'on absorbe comme une évidence à l'aube de son parcours professionnel commence à s'écailler avec le temps. On se demande comment faire pour rester dans l'objectivité parfaite. Une banale description factuelle par exemple n'est-elle pas forcément tributaire de la subjectivité de son auteur, pour la simple raison que celui-ci décide quels éléments il va choisir de décrire ? Rester totalement objectif, se dit-on alors, est impossible.

C'est à ce moment-là que les choses se compliquent : pour qui exerce une activité de critique, le fait d'avouer que l'on a perdu la foi dans l'objectivité pure risque de provoquer une déferlante de protestations de la part de certains artistes. Ce qui n'est pas objectif serait, selon ces derniers, forcément non argumenté et basé sur le seul goût. Est-ce si certain ? En l'occurrence, nous prenons le pari que les deux voies sont des impasses : l'objectivité sèche et finalement théorique tout comme l'approche subjective pure et sans fondements.

Une troisième voie se dessine alors, celle d'une critique à la fois sensible et analytique, « au-delà de la louange ou du blâme, [...] au service de l'intelligence et du cheminement »¹. Elle repose sur le dialogue² et se situe quelque part à mi-chemin entre une trop grande distance critique (objectivité

pure) et une « fusion » avec l'œuvre et son auteur (subjectivité pure). Ainsi, en oscillant entre l'obligation de ne jamais dire « je » et l'impossibilité, dans la pratique de l'écriture, de prétendre à une objectivité sans failles, le critique pratique en quelque sorte des parties de « je » caché(s), où l'humilité et l'audace tiennent barre.

Une critique à rebours

Dans le domaine de l'architecture, un ouvrage récent tente de « rassembler des volontés critiques », à partir d'un séminaire sur les enjeux de la critique en architecture qui s'est tenu à l'École d'architecture de Nantes en janvier 1993. Il présente une vingtaine de textes parus entre les années 60 et aujourd'hui, d'auteurs provenant d'horizons et de cultures diverses : journalistes de la presse quotidienne ou spécialisée, sociologues, historiens des médias ou de l'architecture. Cependant, seules quelques idées fortes (de Pierre Vago ou Michel Ragon, entre autres) émergent parmi des considérations somme toute plutôt banales.

On y établit des typologies (critique profane, critique spécialisée, etc.), réfléchit à l'exercice critique dans la procédure du projet ou évoque quelques « lieux communs [qui accompagnent] généralement les constats sur la critique architecturale »⁴. Le lecteur butine quelques citations, apprend que les architectes aiment pointer l'absence d'une critique « véritable » tout en dénonçant, paradoxalement, son excessive sévérité. En résumé, on y regarde la critique architecturale comme une exception parmi la ou les critiques d'autres domaines, et n'ose pas pousser la porte d'une réflexion proprement philosophique.

¹ Voir <<http://adn118lesite.free.fr>>. Un collectif de jeunes metteurs en scène appelle de ses vœux une critique qui soit « acteur à part entière de la vitalité du spectacle vivant, un lieu où le sentiment ne va pas sans l'analyse, où l'expression du plaisir ou du déplaisir ne va pas sans la volonté d'en déployer les causes et d'en mesurer les conséquences ».

² Voir aussi page 17-20

³ « La critique architecturale. Questions – frontières – desseins », sous la direction de Agnès Deboulet, Rainier Hoddé et André Sauvage, Ed. de la Villette, Paris, 2008

⁴ Ibid., p. 192

Fig. 1 : Paul Klee, « Angelus Novus » (1920), The Israel Museum, Jérusalem, donation J. et P. Herring, I. Carole et R. Lauder, F. et G. Scholem (Document Zentrum Paul Klee, Berne)

Ajoutons-y deux observations récentes : début juillet, on apprend que l'architecte montpelliérain François Fontès, soutenu par plusieurs de ses pairs, vient de racheter deux revues d'architecture de prestige, *L'Architecture d'aujourd'hui* et *Techniques et architecture*. Présenté comme un « sauvetage » (l'ancien éditeur avait été mis en liquidation), l'opération pose cependant la question de l'indépendance rédactionnelle : quelle couleur prendra le discours d'une revue dirigée par un consortium d'architectes où figurent, entre autres, Jean Nouvel et son critique et auteur attitré Hubert Tonka ?

Cette péripétie prend tout son sel si l'on analyse les mécanismes qui permettent d'établir le classement mondial des architectes les plus en vue. Sur <www.baunetz.de>, on vous explique qu'on compulse huit revues spécialisées – dont *L'Architecture d'aujourd'hui* –, mesure scrupuleusement la surface rédactionnelle accordée à chaque publication, compte le nombre d'illustrations puis attribue, selon un système de coefficients qui est censé tenir compte de la « densité d'information » de chaque support, un certain nombre de points à chaque bureau coté.

Ces deux exemples indiquent à quel point les rouages de la critique peuvent s'exercer en circuit fermé. Et ce n'est de loin pas l'apanage du seul domaine de l'architecture, ni celui d'une décennie durant laquelle la pratique du discours critique aurait périclité. Dans les années 40 déjà, Pierre Vago, architecte et alors rédacteur en chef de *L'Architecture aujourd'hui*, fait l'expérience de l'impossibilité de se livrer à une autocritique dans ses pages : ce qu'il avait conclu de sa propre expérience, dit-il, « pouvait léser certains intérêts commerciaux »⁵.

Aujourd'hui, il est courant de voir des publications qui se veulent « critiques », mais qui ressemblent plus à des « press-books relookés par des journalistes dans une forme compatible pour les architectes et les annonceurs publicitaires »⁶. Mais les mêmes pratiques ont également cours dans d'autres domaines artistiques. Une artiste chorégraphe est par exemple capable de vous expliquer avec le plus grand sérieux qu'une critique est « mauvaise » si elle ne contient aucun paragraphe susceptible de figurer dans son prochain dossier de presse.

Un rêve éveillé

Mais laissons ici ces écueils et renouons avec le début : à quoi ressemblerait donc cette troisième voie, ce jeu caché entre proximité et distance critique, entre intuition et analyse ? Certains textes ou fragments de Walter Benjamin offrent à ce sujet des images précieuses, à commencer par celle de l'« Angelus Novus » (fig. 1) : ce tableau de Klee représente un ange qui, les yeux écarquillés, tourne son visage vers le passé. Du paradis souffle une tempête qui le pousse irrésistiblement vers l'avenir. « Cette tempête est ce que nous appelons le progrès », dit Benjamin⁷, et l'ange, l'Ange de l'Histoire... ou celui de la critique.

Ailleurs, on peut lire : « Une image de la critique : transplanter les fleurs du jardin de l'art dans la terre étrangère du savoir pour saisir attentivement les changements de couleur et de forme qui se manifestent. Essentielle est la délicatesse de la prise, la précaution avec laquelle on prélève l'œuvre avec ses racines qui, ensuite, soulèveront la terre du savoir. »⁸ Plus loin, Benjamin ajoute : « Ainsi le vrai critique a-t-il fréquemment des rêves éveillés à propos d'un livre qu'il ne connaît pas encore. »⁹ Des images et des rêveries décidément plus fertiles que le dogme journalistique.

Anna Hohler

⁵ « La critique architecturale », op. cit., p. 33

⁶ L'expression est de Jean-Pierre Le Dantec, *ibid.*, p. 224

⁷ WALTER BENJAMIN, « Über den Begriff der Geschichte », In : « Gesammelte Schriften », Suhrkamp, Frankfurt a. M., 1972 ff.

⁸ WALTER BENJAMIN, « Fragments », puf, Paris, 2001, p. 207

⁹ *Ibid.*, p. 212

